

De l'autorité parentale à l'autorité politique : quels enjeux à la lumière de Freud et de Horkheimer

Kadio Mathieu ANGAMAN
Université Alassane OUATTARA, Bouaké (Côte d'Ivoire)
E-Mail: angamankadio@gmail.com

Résumé

La conception horkheimérienne de l'autorité est un dépassement de la théorie freudienne de l'autorité. En s'appuyant sur la psychanalyse de Freud, faisant de l'autorité sociale l'expression de l'intériorisation de l'autorité parentale, Horkheimer pense que l'autorité parentale intériorisée est au fondement de toute autorité (politique, juridique et théorique), particulièrement de l'autorité politique. La perversion de l'autorité parentale intériorisée, sous la bannière de l'éclipse de la raison, conduit à la domination, à l'exploitation. Pour lui, l'autorité ne saurait se limiter à l'exploitation et à la domination. L'organisation et la rationalisation du travail doivent conduire à l'émancipation. Ainsi, l'individu s'engage pour son propre intérêt, c'est-à-dire son autonomie et son émancipation. Avec Horkheimer, l'autorité n'est pas abolie mais réhabilitée pour prendre un contenu émancipatoire. Cependant, lorsque l'autorité abuse de son pouvoir ou exprime des insuffisances, cela peut engendrer une crise de l'autorité.

Mots clés : Abus de pouvoir, Autorité parentale, Autorité politique, Crise de l'autorité politique, Domination, Émancipation, Psychanalyse, Raison, Travail.

Abstract

The horkheimerian conception of authority is an overtaking of the Freudian theory of authority. Drawing on Freud's psychoanalysis, making social authority the expression of the internalization of parental authority, Horkheimer believes that internalized parental authority is the foundation of all authority (political, legal and theoretical) especially of political authority. The perversion of internalized parental authority, under the banner of the eclipse of reason, leads to domination and exploitation. For him, authority cannot be limited to exploitation and domination. The organization and rationalization of work must lead to emancipation. Thus, the individual engages for his own interest, that is, his autonomy and emancipation. With Horkheimer, authority is not abolished but rehabilitated to take emancipatory content. However, when authority abuses its power or expresses insufficiencies, it can lead to a crisis of authority.

Keywords: Abuse of power, Parental authority, Political authority, Crisis of political authority, Domination, Emancipation, Psychoanalysis, Reason, Work.

Introduction

La vie de l'homme est soumise à tant de déterminismes¹ qui conditionnent son existence. Profondément déterminé, l'homme est, sans cesse en quête de perfectionnement pour une véritable émancipation. Or, sa nature lui rend la tâche difficile. Il lui est impossible d'être un être civilisé, doux et assoiffé d'amour. Pour S. Freud, (1970, p. 50) « l'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être, au contraire, qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité ». Cette approche freudienne de l'homme laisse entrevoir qu'il est animé par des pulsions thanatocratiques (instinct de mort ou d'agressivité) qu'il faut liquider pour le socialiser. Ce qui fait de lui un être violent qui est à tout moment en quête de soumettre les autres. Si l'instinct d'amour ou éros pousse l'homme vers autrui pour l'harmonie sociale et l'équilibre psychologique, l'instinct d'agressivité, l'incite à porter atteinte à l'intégrité physique et morale de son semblable en exploitant « son travail sans dédommagements, [en l'utilisant] sexuellement sans son consentement, [en s'appropriant] de ses biens, [en l'humiliant], [en lui infligeant] des souffrances, [en le martyrisant] et [en le tuant] » (S. Freud, 1970 p. 50). En un mot, les hommes ne sont « qu'une bande d'assassin » (S. Freud, 1973, p. 263). Depuis son enfance, l'homme développe un comportement autoritaire qui fait de lui un "animal social" patageant entre éros et civilisation, deux états à l'intérieur duquel toute la personnalité de l'individu se développe à travers l'autorité parentale. Le processus de liquidation des tendances bestiales commence avec le stade buccal jusqu'à la puberté. Tout ce changement se produit sous la bannière de l'intériorisation de l'autorité parentale. C'est pourquoi, l'autorité constitue la forme socialement manifestée du pouvoir contraignant de l'autorité familiale : le père. Ainsi, l'autorité prend un contenu aliénant, que ce soit celle de la famille ou de la société.

Cependant l'autorité semble aider à l'autonomisation et à l'émancipation de l'homme et de la société. Sans elle, la vie semble s'envelopper dans la quête de l'intérêt individuel pour obscurcir davantage l'avenir de l'humanité. Pour sortir de ce tourbillon d'aliénation et d'exploitation, le père de la théorie critique suggère que la rationalisation et l'organisation du travail peut garantir l'autonomie et l'émancipation. Pour bien mener cette analyse, il convient de partir des questions suivantes : quel est le fondement de l'autorité ? Mieux, comment d'une autorité parentale, pouvons-nous parvenir à l'autorité politique en vue d'aboutir à l'émancipation ?

Pour résoudre cette question, nous tenterons d'exploiter les théories freudienne et horkheimérienne de l'autorité afin de comprendre les fondements, le caractère ambivalent de l'autorité mais surtout son caractère générateur d'émancipation.

¹ Il est question de déterminismes biologique, psychologique, social, culturel, religieux, cosmologique, etc.

1. L'autorité, un processus de transformation de la nature et de la réalité sociale de l'homme

Définir l'autorité, c'est avant tout reconnaître sa complexité qui empêche de l'enfermer dans un sens univoque ou étroit.

[L'autorité] n'est ni un état, ni une position, mais un processus, un ensemble de processus. Le processus d'autorité se définit comme un mode de fonctionnement mental résultant et producteur de nombreuses opérations inter et intrapsychiques, centrées sur la transmission-transformation du surmoi et idéal du moi, opération génératrice de croissance et/ou de souffrance psychique dans la triade père-mère-enfant, au sein du groupe famille actuel et générationnel, contextualisé par une communauté socio-culturelle d'appartenance (A. Carel, 2002, p. 4).

Elle est souvent considérée comme la nature première de l'homme puisque l'intériorisation de l'autorité parentale qui la détermine est le produit d'un conflit sans cesse répété entre les différentes instances du psychisme humain, le ça, le surmoi et le moi.

Pour Freud, le ça constitue le pôle pulsionnel de la personnalité qui se substitue au système inconscient dans sa seconde topique. Il est le réceptacle des pulsions ou tendances, c'est-à-dire les forces inconscientes d'origine biologique douées d'énergie, orientant l'individu vers un ou plusieurs objets qui lui donneront satisfaction ainsi que des désirs non satisfaits ou refoulés. A. Nicolas (1970, p. 135) le conçoit comme « le domaine des instincts primaires, entièrement voué au principe de plaisir, en deçà de l'autoconservation et de la morale ». Le ça renvoie à l'état bestial de l'homme, l'état psychique qui le rapproche plus de l'animal où toute l'attention est orientée vers la satisfaction des plaisirs du corps.

Le moi, quant à lui, représente l'instance distinguée du ça et du surmoi. Il permet à l'individu de se défendre contre les pulsions. C'est la partie consciente du psychisme, c'est-à-dire celle qui entretient des relations avec l'extérieur par la médiation des sens. Mieux, « la perception et la conscience sont le moi en tant qu'il est ouvert au monde extérieur et distant du ça » (A. Nicolas, 1970, p. 135). Le moi joue un rôle important dans la socialisation de l'individu.

[Il se doit] de coordonner, de modifier, d'organiser et de contrôler les tendances instinctuelles du ça de manière à atténuer les conflits avec la réalité ; de refouler les tendances qui sont incompatibles avec la réalité, de réconcilier les autres avec la réalité en modifiant leur objet, de reporter et de détourner leur satisfaction, de transformer leur mode de satisfaction (A. Nicolas, 1970, p. 135).

Aussi, pouvons-nous dire qu'il est soumis à une double servitude, c'est-à-dire « lutter tout à la fois, contre la réalité pour satisfaire le ça, et contre le ça pour que la satisfaction ne le détruise pas » (A. Nicolas, 1970, p. 135) mais également entre le ça et la réalité « survient le surmoi qui dérive du

complexe d'Œdipe et s'enracine ainsi dans les profondeurs archaïques. En d'autres termes, le surmoi est le condensé des expériences phylogénétiques, domination du Père, tabou de l'inceste, introjection des contraintes et de la culpabilité » (A. Nicolas, 1970, p. 136). Le surmoi est l'instance régulatrice entre le ça et le moi, il est la forme intériorisée de la répression ou la conscience morale ou l'autorité parentale qui censure ou dit non à tout ce qui est socialement irrecevable.

Pour S. Freud (1973, p. 146), « le moi n'est pas maître dans sa propre maison », parce qu'il subit les exigences et les assauts du surmoi et surtout du ça. C'est un conflit permanent qui caractérise l'homme de sorte qu'« on serait tenté de dire qu'il n'est point entré dans le plan de la création que l'homme soit heureux » (S. Freud, 1970, p. 20). Le moi, fruit de l'autorité parentale, semble sans cesse soumis à un conflit insurmontable avec le "ça" « puisque la réalité (le moi) lui refuse toute satisfaction » (M. Haar, 1973, p. 62) compte tenu de son caractère « arbitraire, capricieux, réfractaire, énigmatique » (S. Freud, 1970, p. 353). Il y a conflit que lorsque le « moi » ne peut plus contenir les assauts du « ça » ou le canaliser. Il appartient à l'enfant de s'identifier au parent, et « par un renversement passif/actif devient à son tour "agresseur" qui dit non pour affirmer sa propre puissance narcissique » (A. Carel, 2002, p. 11). L'autorité parentale devient pour l'enfant une référence interne et non une blessure narcissique.

[Il] prend sur soi l'engagement de renoncer temporairement à l'accomplissement du désir préalablement interdit par le parent. Mais il conserve à l'intérieur de lui dans le rapport entre le "moi" et le "surmoi", une forme de pulsionnalité, amour et haine, devenue relativement inhibée quant au but, un peu plus sublimée. Il désinvestit partiellement le parent externe devenu objet interne. Il l'« oublie », le dénie, en dénégation. Le "surmoi" tend à s'impersonnaliser; à devenir instance, partie de soi et non plus « corps étranger interne » (A. Carel, 2002, p. 11). En effet, l'enfant considèrerait l'autorité comme opposée à ses désirs, aliénant pour son "moi" lorsqu'elle cherche à l'orienter vers ce qui est bon pour son "moi" et son émancipation.

Pour que le "moi" ou la conscience s'éveille aux réalités sociales et fasse du sujet un adulte, l'autorité parentale doit s'imposer comme le moyen de liquider les tendances thanatocratiques irrecevables par la société. Cette éducation connaît des étapes où à chaque stade, les tendances socialement irrecevables sont liquidées. À la place de l'instinct sexuel s'installe l'amour et « les éléments sexuels ou corporels de la libido sont plus ou moins refoulés » (M. Haar, 1973, p. 53).

Le complexe d'Œdipe est un stade d'expression de jalousie envers le parent de sexe opposé. Ce stade est le lieu pour l'enfant d'être préoccupé par son égo mais aussi ses sentiments qui balancent parfois entre amour et haine, « c'est-à-dire la coexistence d'attitudes sentimentales opposées, amicales et hostiles (amour/haine, tendresse/antipathie) envers une même personne. Ces attitudes opposées entreraient en conflit chez l'adulte » (M. Haar, 1973, p. 53). Mieux, « Le complexe d'Œdipe peut être considéré comme le noyau des névroses » (S. Freud, 1970, p. 317). Le refoulement du complexe d'Œdipe est au fondement de la conscience morale ou le « surmoi », c'est l'autorité intériorisée, ce que Freud appelle le « moi idéal » (S. Freud, 1970, p. 405), ce juge en chacun qui porte des jugements de

valeur. C'est le fait de remplacer les désirs « par une quête plus idéalisée, celle qui mène à des réalisations dans le domaine social, culturel ou artistique » » (M. Haar, 1973, p. 58). L'évolution de l'homme, depuis le premier stade jusqu'à l'âge adulte, n'est qu'un processus au cours duquel la conscience morale « vient à l'aide du moi pour refouler les tendances perverses de la libido, » (M. Haar, 1973, p. 62). Dans ce conflit où la personnalité de l'homme est forgée, « le moi a appris lentement à accepter la dure nécessité de différer le plaisir immédiat et égoïste, il a appris également à préférer à ce plaisir, les besoins de la vie et les buts de la société » (M. Haar, 1973, p. 62). C'est dire « que chaque étape franchie sur le trajet de l'évolution infantile a laissé des *traces* ineffaçables, qui sont comme des *points de fixation de l'énergie libidinale*. Tout cela se passe indépendamment du moi conscient, qui a refoulé les phases de l'enfance ainsi que les événements qui s'y rattachent » (M. Haar, 1973, p. 63).

Cela sous-entend que l'autorité familiale canalise ou oriente la tendance thanatocratique de l'homme pour en faire des valeurs sociales ou sociables par l'intériorisation de l'autorité parentale. En mettant au centre de sa réflexion l'autorité, Horkheimer entreprend de mener une analyse critique de manière à faire comprendre qu'elle est une catégorie ambivalente. En un mot, l'autorité revêt un caractère ambivalent, c'est-à-dire en même temps qu'elle est aliénante, elle peut également aider à l'émancipation. Ce qui constitue l'idée essentielle de la partie suivante de notre analyse.

2. L'autorité, une catégorie ambivalente chez Horkheimer

2.1. L'autorité comme domination

Horkheimer reprend ce conflit en l'inscrivant sous l'angle de *l'éclipse de la raison* ou *l'instrumentalisation de la raison*, résultat d'un conflit entre la raison subjective et la raison objective qui finit avec le triomphe de la raison subjective caractérisée par la puissance de domination et l'égoïsme dans le monde moderne. Il parle de « la maladie de la raison » (M. Horkheimer, 1974, p. 182).

[En clair], s'il fallait parler d'une maladie qui affecte la raison, il serait nécessaire de comprendre que cette maladie n'a pas frappé la raison à un moment historique donné, mais qu'elle a été inséparable de la nature de la raison dans la civilisation telle que nous l'avons jusque-là. La maladie de la raison, c'est que la raison naquit de la tendance impulsive de l'homme (M. Horkheimer, 1974, p. 182).

Cette volonté de dominer de la raison subjective « met paradoxalement en œuvre une rationalité plus irrationnelle que celle du marché » (K. Genel, 2013, p. 256). La raison subjective, fondée sur l'intérêt égoïste de l'individu, soumet la raison humaine à des pratiques inhumaines. Cette raison instrumentalisée est celle qui prend un contenu autoritaire.

Parler d'autorité, c'est parler d'un pouvoir dominant exercer pour soumettre quelqu'un à adopter tout ce qui convient. Elle tire son origine de la famille. On pourrait même dire que l'« appareil psychique est lui-même formé

par des relations familiales et sociales » (K. Genel, 2013, p. 120). Mais, si la famille forge le psychisme, comment expliquer que les hommes se soumettent à l'autorité ?

Les pulsions qui incitent à la soumission « sont enracinées dans une "nature" humaine formée par l'activité pratique sociale » (K. Genel, 2013, p. 120). Dans la formation du « surmoi » symbole de l'autorité parentale, l'individu intériorise celui qui détient l'autorité dans la réalité sociale. Le père est à cet effet, « un reflet bien plus qu'un modèle de l'autorité sociale » (K. Genel, 2013, p. 120).

[À ce sujet,] l'autorité a une fonction négative, en ce qu'elle sert à « stimuler les inférieurs à manifester un certain genre de comportement », en leur présentant un modèle ou un idéal. C'est cette configuration qui conduit au « caractère sadomasochiste », c'est-à-dire la configuration pulsionnelle qui se satisfait de la structure autoritaire de la société s'incorpore au système de dépendance et s'adapte à un ordre irrationnel, ce qui explique l'asservissement volontaire et la réduction de l'autorité au niveau social (K. Genel, 2013, p. 120).

Ce terme d'autorité a eu un intérêt particulier avec la « nouvelle forme de la division historique en classes » (K. Genel, 2013, p. 109). On pourrait même dire qu'« avant d'être le mécanisme psychique qui assujettit les individus à un certain ordre, l'autorité renvoie à une situation de domination sociale due à l'organisation de la production et au mode de répartition du commandement et de l'obéissance qui se poursuit à l'époque libérale » (K. Genel, 2013, p. 109). Mieux, historiquement, « c'est bien la théorie marxienne de la division sociale du travail qui fonde [psychologiquement parlant] la théorie de l'autorité de Horkheimer » K. Genel (2013, p. 109) le précise en ces termes :

C'est la notion de « caractère autoritaire » qui permet d'expliquer au niveau psychologique ce qui attache les hommes à l'autorité sociale, c'est-à-dire aux rapports de domination qui résultent de la division en classes. Les rapports sociaux et les processus historiques et culturels prévalant dans la société se reflètent dans le caractère des individus, et l'époque présente, avec la montée des États autoritaires, renforce spécifiquement un caractère autoritaire chez les individus, le besoin de soumettre et de commander (K. Genel, 2013, p. 109).

L'autorité chez l'individu est l'intériorisation manifeste de l'autorité politique dominante. La société participe de la formation de l'autorité chez l'individu.

La perversion de l'autorité est liée à l'organisation du travail qui, lorsqu'elle « est fondée sur des rapports de domination et d'exploitation, la soumission à l'autorité engendre aliénation et perte d'autonomie » (K. Genel, 2013, p.110). La satisfaction des besoins naturels se heurte à la division du travail dans le monde capitaliste pour engendrer la domination et entretenir

l'égoïsme. « Dans la quête des intérêts égoïstes, la classe bourgeoise domine et exploite les prolétaires à travers le travail. Dans ce rapport, « celui pour qui l'on n'a rien prévu à l'extérieur est destiné [...] à l'enfer du travail le plus humiliant et aux taudis » (M. Horkheimer, T. W. Adorno, 2017, p. 222-223). Il s'agit du travail non organisé, du travail anarchique, c'est-à-dire qui ne vient pas de l'initiative et de la volonté de l'individu. Pour être précis, « l'obscur pulsion dont elle se rapprochait [...] totalement » (M. Horkheimer, T. W. Adorno, 2017, p. 254) envahit cette classe. Le monde moderne ne travaille pas à l'avènement d'autorité génératrice de progrès et de liberté, mais « de la domination même. Elle est le caractère coercitif de la société aliénée » (M. Horkheimer, T. W. Adorno, 2017, p. 181).

La société capitaliste semble donner un nouveau visage aux relations humaines, celles fondées sur les classes antagonistes, c'est-à-dire les bourgeois capitalistes et les prolétaires exploités pour des intérêts égoïstes. Dans ce milieu industriel où la machine impose ses lubies, c'est elle « qui est le sujet et les travailleurs sont simplement adjoints comme organes conscients » (K. Marx, 1963, p. 1285). C'est un autocrate qui impose ses ordres et ses lois, ses principes de travail à ses sujets. Ce qui épuise l'ouvrier soumis au travail et le pousse au renoncement de soi. M. Horkheimer, (1974, p. 103) est explicite à ce sujet quand il affirme que « le renoncement de l'individu à lui-même dans la société industrielle se fait sans aucun but qui transcende cette même société. Cette abnégation engendre la rationalité en ce qui concerne les moyens et l'irrationalité en ce qui concerne l'existence humaine ». Le travail aliéné a tellement pris le dessus que le travail nécessaire paraît ignoré. Ceux « qui sont les véritables soutiens de la société, sont nourris s'il faut en croire l'idéologie, par les managers de l'économie qu'en fait ils nourrissent » (M. Horkheimer, T. W. Adorno, 2017, p. 222). L'exercice de l'autorité ne se limite pas uniquement au capitalisme industriel et l'exploitation du prolétaire, elle se retrouve aussi dans l'exercice du pouvoir étatique où le système de classe est quasi inexistant.

L'État désigne un ensemble de populations vivant sur un territoire géographiquement limité et dirigé par un pouvoir politique souverain. On l'appelle aussi le pouvoir ou l'autorité. Au lieu d'une autorité orientée dans le sens de l'émancipation, l'État est conçu comme une machine dont le levier de son pouvoir ou l'autorité est la domination et l'exploitation. Il l'utilise comme moyen de coercition ou de contrainte pour soumettre les citoyens. Pour M. Weber (1959, p. 113), « tout État est fondé sur la force ». La politique se revêt d'un caractère autoritaire à travers les tendances économiques dont le souci majeur est la haute productivité du travail compétitif. Ces tendances se transforment en forces participant au désordre social. « Toutes les fonctions du marché sont remplacées par des fonctions de gouvernement ; la politique prolonge la domination sociale » (K. Genel, 2013, p. 239). Malgré tout, « la pensée de Horkheimer prend sa dimension politique sans rompre ni avec l'intérêt pour la socio-psychologie, ni avec la critique de la culture et de l'idéologie » (K. Genel, 2013, p. 239). Le père de la théorie critique trouve là l'occasion de montrer que

L'État autoritaire utilise des techniques de coercition
qui garantissent les différences économiques et sociales et
visent à isoler les individus. La planification implique la

fabrication du nouveau type de domination, qui s'appuie sur des qualités d'adaptation de la part des sujets, des qualités de disponibilité et la capacité à être du côté des puissants (K. Genel, 2013, p. 246).

Ce qui transparait dans cette pensée, est que l'autorité politique qu'est l'Etat use des moyens qui contraignent les individus à s'adapter à la politique de différence des classes planifiée par elle.

« L'adaptation est le prix qu'individus et associations doivent payer pour s'épanouir dans le capitalisme » (K. Genel, 2013, p.246). Les effets de domination du système libéral ont connu une amplification planifiée, organisée dans l'État autoritaire, c'est-à-dire que la répression « s'est en fait cristallisée dans le contrôle des plans » (K. Genel, 2013, p.249). Dans ce contrôle, « il s'agit d'empêcher cette perversion qu'est la rechute de l'administration dans la domination » (K. Genel, 2013, p.249). Horkheimer parle alors de société rationnellement organisée où le pouvoir, l'autorité étatique, est orienté vers le progrès de tous et non vers l'intérêt égoïste. Pour A. Nicolas (1970, p. 141), « les manifestations agressives non érotiques de thanatos sont prises en charge par la raison ». La tendance agressive doit être soumise à la raison afin de lui donner un contenu humain, nécessaire qui participe à l'épanouissement ou à l'émancipation de l'homme. En d'autres termes, pour le progrès psychique et social d'un individu, l'autorité semble nécessaire.

2.2- l'autorité comme émancipation

Pour S. Freud (1910, p. 148), il existe chez l'homme un besoin d'autorité, et

le besoin de trouver un soutien auprès d'une quelconque autorité est si impérieux que pour [lui] le monde se met à vaciller si cette autorité se trouve menacée, Leonard seul peut se priver de cet appui ; il n'aurait pu le faire s'il n'avait pas, dans les premières années de sa vie, appris à renoncer au père ». L'autorité devient un pouvoir « que les hommes eux-mêmes ont appris à [...] approuver (M. Horkheimer, 2012, p. 254) [malgré leur différence au plan historique et social]

. Alors, pourquoi parler de l'autorité comme l'exercice d'un pouvoir fondé sur la domination ou l'exploitation de l'autre ? Il est vrai que l'on abuse de son pouvoir en tant qu'autorité au point qu'elle est parfois conçue comme dominante et aliénante. Mais cette conception, bien que négative, revêt un caractère positif, émancipatoire chez Horkheimer. Elle « est une catégorie essentielle de l'histoire de l'homme » (M. Horkheimer, 2012, p. 254). Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, aucun individu n'a connu l'expérience d'une vie isolée. Son existence a toujours un rapport avec l'autre, la société, un dirigeant ou un Dieu.

Mais, ce que préconise Horkheimer, est que « la raison doit être notre dernier juge et notre dernier guide en toute chose » (M. Horkheimer, 2012, p. 259) mais pas dans le sens de s'opposer à l'autorité. En effet, au lieu d'un pouvoir dominant et aliénant, l'autorité se présente comme l'aliment

indispensable pour la croissance psychique de l'homme qui assure son émancipation. Il est à savoir que « l'autorité juste renvoie [...] à une organisation du travail et de la production favorisant le progrès des forces sociales et rendant possible l'autonomie des travailleurs, c'est-à-dire la réappropriation par les travailleurs des produits de leur travail ainsi que de leur subjectivité elle-même ». Dans ces conditions, le pauvre a l'obligation de « travailler dur pour avoir le droit de vivre, il faut même considérer ce travail comme un grand bienfait et un grand privilège » (M. Horkheimer, 2012, p. 281), car c'est lui qui confère le pouvoir, l'autorité. C'est à juste titre que Horkheimer met en relief deux types d'autorités foncièrement distinctes tel qu'indiqués par K. Genel (2013, p.110) :

Les autorités « qui sont basées sur des besoins pratiques et rationnels », permettant l'autonomie et indissociablement l'émancipation ; et « celles qui sont arriérées et font obstacle au progrès et au bien-être de l'humanité », en reproduisant les rapports de classe ». Il faut savoir que « la critique de l'autorité à laquelle se livre Horkheimer, [...] se distingue de toute forme d'anarchisme [dénie toute rationalité à l'autorité] (K. Genel, 2013, p. 110).

Contre l'opposition anarchiste entre autorité et raison, Horkheimer considère que « la véritable antithèse du concept bourgeois de l'autorité, c'est de la débarrasser des intérêts égoïstes et de l'exploitation » (K. Genel, 2013, p.110). Donc, l'autorité n'est pas à soumettre au dépérissement ou à la disparition mais à la rationalisation. Mieux, « l'image d'une société juste ce sont des principes rationnels qui déterminent la part que chacun reçoit de ses conquêtes sur la nature » (M. Horkheimer, 2012, p. 281). Loin d'être un idéal, il s'agit, pour Horkheimer, d'une société dont la réalisation est loin d'être impossible. Par conséquent, le progrès est à comprendre non comme l'œuvre de l'unique autorité ni de l'unique raison mais comme le produit de l'autorité et de la raison. Proche de la réalité, le père de la théorie critique donne « la réponse à toutes les questions concernant le progrès dans l'histoire, la direction que prend l'humanité » (M. Horkheimer, 2012, p.234) afin de l'éloigner de toute tendance fataliste. Il appartient aux hommes de « créer les conditions de l'avènement de cette société rationnellement organisée » (K. Genel, 2013, p.110). Le travail est dédouané de son caractère aliénant pour se revêtir de celui de la nécessité, de la liberté. La pression du désir de satisfaire ses besoins rend le travail nécessaire pour la survie de l'homme. Ainsi, le travail devient une contrainte mais une contrainte vitale, nécessaire pour éviter la mort.

[Cela sous-entend que] l'autorité n'est [...] pas abolie : les hommes se soumettront de fait, dans la discipline de leur travail, à une autorité, mais elle « ne concernera que leurs propres projets, qui auront pris valeur de décision et qui ne seront pas les résultantes d'intérêts de classe divergents », ceux-ci ayant « disparu dans l'effort collectif », Horkheimer conclut : « Dans la discipline et l'obéissance de ceux qui luttent pour l'avènement de cet état de fait se dessine l'idée d'une autre autorité (M. Horkheimer, 2012, p. 285).

L'anarchisme a une conception erronée, voire limitée de l'autorité.

Il ne prend pas en compte les conditions matérielles préalables à la véritable liberté : la position anarchiste, qui entend mettre fin à l'aliénation par l'abolition de toutes les autorités, renvoie à la vision idéaliste selon laquelle les conditions matérielles ne jouent aucun rôle (K. Genel, 2013, p.111).

Or, ce qui est vrai pour le sujet, l'est aussi pour le groupe et pour le peuple. Le désir de s'affranchir des exigences de l'autorité est à la mesure de leur besoin. Ce besoin d'autorité qu'éprouve la masse, c'est-à-dire la communauté des citoyens, est constamment affirmé par Freud jusqu'à « l'homme Moïse » : nous savons qu'il existe dans la masse humaine le fort besoin d'une autorité que l'on puisse admirer (S. Freud, 1939, p. 207).

L'autorité devient l'instance libératrice qui garantit l'émancipation de l'individu à travers l'organisation, la rationalisation de la production pour autant qu'elle n'est pas fondée sur l'exploitation mais sur la coïncidence entre le commandement venu de l'extérieur et l'intérêt de chacun, « puisque celui-ci est en temps même celui de la collectivité » (K. Genel, 2013, p. 111). L'autorité n'est pas à réprimer mais à accepter. Il est question de repenser l'autorité en fonction du développement de l'histoire et des différentes organisations sociales. Ce qui doit faire de la raison, une raison non contemplative ou analytique uniquement, mais une raison morale ou politique. La psychologie ou la psychanalyse a cette lourde mission d'expliquer ou de la faire accepter surtout « lorsqu'elle va contre les intérêts et contre la liberté » (K. Genel, 2013, p. 111). En un mot, la psychologie explique « ce qui attache les hommes à l'autorité sociale » (K. Genel, 2013, p. 113). C'est à ce niveau que le génie horkheimérien prend tout son sens; celui de s'appuyer sur la psychanalyse freudienne pour apporter des solutions à certains problèmes, notamment le problème de l'autorité qui semble faire écran à l'émancipation ou à l'épanouissement des individus et de la société dans le monde moderne.

La connaissance en elle seule, en tant que théorie, ne suffit pas pour fonder l'action et les décisions, il faut le « contexte psychique » (K. Genel, 2013, p.113). On peut même se permettre de dire que la psychologie est intégrée « dans la théorie de la domination de Horkheimer puisqu'il s'agit d'expliquer comment la domination, comprise comme soumission à la réalité passe par l'aperception et les catégories de l'entendement » (K. Genel, 2013, p. 113). Mais l'abus ou l'insuffisance de l'autorité conduit à sa crise.

3. La crise de l'autorité

La crise de l'autorité est l'une des composantes de la crise culturelle que connaît l'humanité aujourd'hui. Elle met à mal ou disqualifie la valeur de l'autorité en créant des dysfonctionnements à tous les niveaux. On parle d'abus d'autorité dont la conséquence logique est le dysfonctionnement, alternant entre insuffisance et excès de pouvoir.

Le symptôme le plus significatif de la crise et qui indique sa profondeur et son sérieux, est qu'elle a gagné les sphères prépolitiques, comme l'éducation et l'instruction des enfants, où l'autorité au sens le plus large a toujours été acceptée comme nécessité politique : la continuité d'une civilisation constituée qui ne peut être assurée que si les nouveaux venus par naissance sont introduits dans un monde préétabli où ils naissent en étranger (H. Arendt, 1954, p. 121-122).

La crise de l'autorité connaît une mauvaise interprétation, elle est considérée comme nécessité politique. Qu'il s'agisse des parents (famille) ou la société, elle exige obéissance et soumission, elle proscrit et prescrit des actes, des valeurs, des objectifs, c'est ce qui représente sa fonction la plus évidente. A. Carel (2002, p. 7- 8) écrit :

Il entre dans la fonction de l'autorité d'autoriser, de dire « oui » à bon escient : Tu peux jouer, tu peux associer librement » à moins qu'à l'inverse elle dérive en autorisant ce qui est interdit. Nous verrons qu'en réalité psychique, ce « oui », cette autorisation, est le corrélat du « non » de l'interdit.

Tout ce que l'autorité autorise doit être intériorisé par l'enfant dans le but d'empêcher ses penchants brutaux de se manifester. L'autorité autorise afin de mieux canaliser les pulsions agressives irrecevables par la société. L'enfant, pour renoncer à ses pulsions au nom de sa socialisation, au nom de la vie en communauté, subit la menace de l'autorité. Cela implique que l'autorité parentale contient, dans sa structure, une dérive abusive potentielle d'aliénation du sujet dont les effets se perpétuent par le « surmoi », « mémorial de la faiblesse et de la dépendance » (S. Freud, 1932, p. 291). Ainsi, l'autorité devient précaire et vulnérable, et sa pertinence est toujours à refonder quand celle-ci use et abuse de violence. L'autorité autoritaire génère des dérives et « les catastrophes générées par les États totalitaires, comme les ravages des modèles éducatifs de type schrébérien ont discrédité pour longtemps l'excès autoritaire » (A. Carel, 2002, p. 8). L'autorité n'a plus le visage d'une boussole, d'un guide mais « elle impose des identifications aliénantes et la suspension des capacités de jugement » (A. Carel, 2002, p. 7- 8). "Le bébé est ainsi jeté avec l'eau du bain" sacrifiant sur l'autel du pouvoir le versant émancipateur de l'autorité. Sans toutefois être excessif, la déviation en termes d'insuffisance ou d'excès conduit inévitablement à la perte de toute la communauté.

L'enfant qui, d'enfant roi devient enfant tyran. Le parent, coupable à l'idée d'être violent en étant autoritaire,

désinvestit les limites organisatrices de la psychè et laisse l'enfant déployer une forme violente d'affirmation de soi. L'enfant personnifie alors dans le réel, pour le parent, l'autorité grand-parentale que ce dernier croyait avoir récusée (A. Carel, 2002, p. 8).

Il arrive parfois que le pouvoir de l'autorité puisse s'exprimer « sous une forme maladroite, excédée, épuisée » (A. Carel, 2002, p. 13). L'autorité peut également être assimilée à la violence, au pouvoir, mais il faut préciser qu'elle « requiert toujours l'obéissance, on la prend souvent pour une forme de pouvoir ou de violence. Pourtant, l'autorité exclut l'usage des moyens extérieurs de coercition » (H. Arendt, 1954, P. 123). Dans sa mission d'inscrire ou d'aider le sujet à s'insérer dans le lien social, l'autorité, loin de créer des différenciations qui conduisent à des dérives, doit être un « acte de médiation entre soi et l'autre, entre le groupe et le socius. Le processus d'autorité va donc tendre à s'appuyer sur des indications à la sociabilisation et à promouvoir les valeurs, religieuses ou laïques, les contrats constitutionnels, les lois et les règlements qui organisent le socius » (A. Carel, 2002, p. 10). Son rôle consiste à promouvoir, à coordonner les relations interhumaines, celles entre les hommes et les institutions en prenant pour appui les prescriptions religieuses, les lois et les règles qui régissent la société. Mieux, l'autorité ne doit être celle du juste milieu : ni trop fort ni trop faible mais plutôt une autorité raisonnée et rationnelle, c'est-à-dire celle qui structure la société en vue de l'émancipation de l'homme.

Conclusion

L'homme est le produit de son histoire, c'est-à-dire qu'il est ce que l'éducation ou la liquidation de sa libido infantile a fait de lui. Dans ce processus de liquidation, l'enfant intériorise tout ce que le « moi » autorise, particulièrement l'autorité parentale. C'est elle qui est au fondement de l'autorité politique qui caractérise l'État ; parce que c'est cette autorité que l'homme exprime ou manifeste dans la société. Or, la forme sous laquelle elle se manifeste dans la bourgeoisie industrielle et dans l'État, montre qu'elle est aliénante et constitue un obstacle à l'émancipation de l'homme, surtout du travail, avec l'avènement de la division.

Horkheimer reprend ce concept, en reconnaissant avec Freud que l'autorité parentale est au fondement de l'autorité politique. Cependant, la perversion de l'autorité conduit à la domination. Elle peut avoir un sens émancipatoire mais pas avant de la soumettre à la raison et à l'organisation. Sous le contrôle de la raison, le travail qui confère le pouvoir pour la liberté se revêt d'un caractère nécessaire et non contraignant. Mieux, l'homme, désormais ne travaille que parce que cela est nécessaire pour sa survie, parce qu'il le veut et non pour l'intérêt d'une tierce personne, d'une quelconque classe. Ainsi, l'autonomie garantissant l'émancipation de l'individu est envisageable. Horkheimer redonne un nouveau souffle à la psychanalyse de Freud en l'investissant d'une nouvelle mission, celle de permettre de comprendre le caractère ambivalent de l'autorité pour une meilleure appréciation de ce concept. Mais, il n'est pas à exclure que

l'autorité peut connaître des dérives qui peuvent, parfois, l'identifier à la violence.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARENDRT Hanna, 1954, *Qu'est-ce que l'autorité ?*, in *la crise de la culture*, « Gallimard/Folio ».

BAKOUNINE, 1975, *Socialisme autoritaire ou libertaire*, Paris, 10/18.

CAREL André, 2002, *Le processus d'autorité*, in *Revue Française de psychanalyse*, PUF.

FREUD Sigmund, 1910, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, OCP, PUF.

FREUD Sigmund, 1939, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Gallimard.

FREUD Sigmund, 1973, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot.

FREUD Sigmund, 1970, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF.

FREUD Sigmund, 1970, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot.

FREUD Sigmund, 2003, *Psychologie des masses et analyse du moi*, Paris PUF, trad.fr J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy.

GENEL Katia, 2013, *Autorité et Émancipation, Horkheimer et la Théorie critique*, Paris, Payot.

HAAR Michel, 1973, *Introduction à la Psychanalyse Freud* (profil d'une œuvre), Paris, Hatier.

HORKHEIMER Max, 1974, *Éclipse de la raison*, Paris, Payot, trad.fr Jacques Débouzy.

HORKHEIMER Max, 2012, *Théorie traditionnelle et théorie critique*, Paris, Gallimard, trad.fr Claude Maillard et Sibylle Muller.

HORKHEIMER Max, ADORNO Theodor-Wiesengrund, 1974, *La dialectique de la raison* (Fragments philosophiques), trad.fr Eliane Kaufholz, Paris, Gallimard.

MARX Karl, 1963, *Le Capital*, Paris, Gallimard.

NICOLAS André, 1970, *Herbert Marcuse ou la quête d'un univers trans-prométhéen*, Paris, Seghers.

WEBER Max, 1959, *le savant et le politique*, Paris, Plon.